

## Nouveautés

Number 66, May 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45328ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

(1987). Nouveautés. *Québec français*, (66), 9–15.

# romans

## l'écran brisé

Louise FRÉCHETTE  
Éditions de la Pleine Lune,  
Montréal, 1986, 147 p.

Postée à sa fenêtre, Raphaëla regarde Alexandre courir tous les matins. Ils ne se connaissent pas, ils échangent des regards. Un matin, elle lui fait signe de la main, il approche, ils se parlent. Le lendemain, Alexandre, pris d'une force incontrôlable, court vers cette fenêtre derrière laquelle il aperçoit toujours Raphaëla. Au moment où il arrive juste devant elle, Raphaëla fracasse la vitre de ses poings qui restent ensanglantés. Alexandre fuit effrayé. Il rencontre Florence pour la première fois dans un café. Elle essaie d'écrire. Il lui confie son malheur, son amant l'a quitté; il lui avoue plus tard le trouble qu'a provoqué sa rencontre avec Raphaëla.

Voilà les trois personnages que Louise Fréchette présente dans *l'Écran brisé*. D'entrée de jeu, le lecteur se heurte à leur force, leur complexité lui est exposée d'un seul coup, sans nuances. Les événements essentiels n'occupent que deux pages du roman. Dans *l'Écran brisé*, nous sommes devant un récit éclaté. Lieu de manœuvre du temps et de l'espace, de focalisations et d'anachronies, le récit devient une ligne fine, brouillée. Ce deuxième roman de Louise Fréchette n'est pas une « mise en action », mais une « mise en écriture ». Sa valeur réside dans sa capacité de véhiculer par l'écriture des états d'âme particuliers aux trois personnages: la colère, l'amour, la folie. Ils se baladent de l'un à l'autre bordant toujours un abîme, celui de leurs vies: « Tout est silence. Tout est immobile. La douleur est là. Sans mouvement et sans mot ». Seulement Raphaëla franchira le seuil du sien. On comprend fort bien sa colère, son amour et sa folie. Pourtant ces états se justifient moins bien chez Alexandre et chez Florence dont on connaît à peine les vécus.

Malgré un certain moralisme et quelques passages de forte tendance psychanalytique, *l'Écran brisé* est un roman aussi fort que puissant.

Cecilia PONTE

## les filles de Caleb tome II

### le cri de l'oise blanche

Arlette COUSTURE  
Québec/Amérique, Montréal, 1987, 790 p.

À voir comment le second tome des *Filles de Caleb* a réussi, en quelques semaines seulement, à se hisser en tête des parmarès, on réalise à quel point cette saga québécoise rencontre les attentes des lecteurs -en dépit de ses 790 pages- et à quel point aussi ce genre littéraire, voisin de l'univers des téléseries, est fortement implanté au Québec.

Que dire de ce *Cri de l'oise blanche* qui n'aït déjà été dit, ici même en décembre 1985, à propos de la parution du tome premier intitulé *le Chant du coq*? L'histoire pathétique d'Émilie Bordeleau se poursuit mais c'est à l'une de ses filles, Blanche, que l'auteur attribue cette fois le rôle de premier plan. Si les temps

changent, le récit couvre les années 1918-1946, la manière de raconter, elle, demeure la même.

La construction du récit est toujours aussi conventionnelle. L'intrigue se résume toujours à une série de menus drames familiaux longuement baignés de larmes. Dans cet univers manichéen tributaire d'un réalisme plus individuel que social, le monde apparaît privé de son épaisseur et de sa complexité. Il s'agit ici de plaie, de distraire.

Sur le plan de l'écriture comme sur celui de l'action, le roman d'Arlette Cousture ne provoque aucun étonnement. Techniquement, du travail honnête qui me plonge cependant dans des abîmes de réflexion: comment concilier la satisfaction de voir un produit québécois prendre un part du marché du best-seller et l'inquiétude de voir les lecteurs boudier les œuvres plus exigeantes sur le plan esthétique? Et Dieu sait que depuis l'automne les parutions québécoises de haute tenue sont nombreuses et diversifiées!

Marie-Andrée BEAUDET

## baby-boomers

Réjean VIGNEAULT  
Quinze, Montréal, 1986, 283 p.

Comédien, auteur d'une quinzaine de pièces de théâtre dont *Old Orchard? ... Connais pas!*, co-auteur de la série pour enfants *Gronigo et compagnie* dans laquelle il jouait le rôle titre. Réjean Vigneault se tourne maintenant vers le roman avec *Baby-Boomers* (encore un titre en anglais aux éditions fifteen!).

Dans ce livre, l'auteur parle évidemment de la génération de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, celle des Beatles, des mini-jupes, «des hippies, des communes, du Peace and Love et du pot» (p. 109)... mais quinze ans après que ces modes soient passés. Il s'attache ainsi à cinq anciens du collège Saint-Basile, tous membres-fondateurs de l'ex-journal du collège, l'*Albatros*: Jean, acteur sortant de la dépression, marié et père de jumelles, Alain, homme d'affaires divorcé et père d'un jeune garçon, Sébastien, ancien joueur de hockey devenu entraîneur, Thérèse, surnommée « Pat », divorcée et propriétaire d'un centre de conditionnement physique pour femmes, ainsi que Cécile, journaliste. Nous assistons à leurs déboires amoureux, professionnels, financiers, partageons leurs espoirs et leurs joies jusqu'aux retrouvailles des finissants du collège Saint-Basile d'il y a quinze ans, la suite n'étant qu'une vaste conclusion plutôt décevante.

Le sujet de *Baby-Boomers* ne suffirait certes pas à faire du volume un best-seller. Toutefois, la façon dont l'auteur campe ses personnages et, surtout, l'humour qui ne se dément pas d'un bout à l'autre de l'histoire en font à coup sûr un roman plus que prometteur, un roman à lire.

Hélène MARCOTTE

## le berceau-cercueil

Lucie ROBERGE  
Pierre Tisseyre, Montréal, 1986, 253 p.

On est un peu dérouteré lorsqu'on aborde le roman de Lucie Roberge, *le Berceau-cercueil*, prix Esso 1986, non pas à cause de la mise en situation, qui est fort bien réussie, mais en raison de l'emploi d'un style, dirait-on, inhabituel, qui répond à des critères romantiques considérés comme dépassés. Cependant, ses longues périodes fleuries, surchargées de sons, de couleurs, de parfums et d'émotion, après nous avoir agacés, nous séduisent par leur vaste mouvement et nous entraînent, comme elles entraînent Rose-Aimée, dans un inlassable bercement maternel. Car c'est bien de la démesure d'un amour maternel que nous suivons les excès: Éléonore, la mère possessive, aime d'un amour immodéré sa fille Rose-Aimée, qui tente de s'arracher à elle en se jetant dans les bras d'un engagé, Étienne.

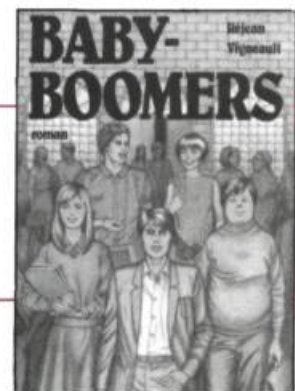
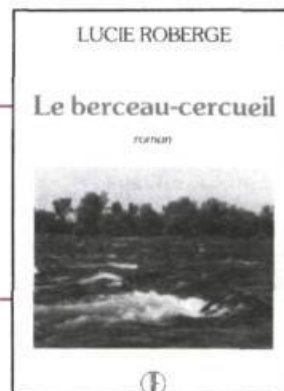
L'histoire de cet arrachement, de cette fuite loin du giron surprotecteur trouve ses motivations secrètes dans la longue et pénible confession-déposition soutirée à Éléonore par sa vieille nourrice amérindienne, Anna. Nous parcourons ainsi la vie d'une femme forte, exigeante, égoïste, qui n'hésite pas à se débarrasser de son frère Charles, le préféré, qui se noie sous ses yeux; de sa sœur Agnès, la mystique, qu'elle pousse au monastère, pour enfin forcer son père à coucher avec elle et lui faire un enfant que, en réalité, elle a conçu de son beau-frère. Rose-Aimée, cette présumée enfant de l'inceste, elle la récupère enfin pour son plus grand malheur.

Ce roman, qui raconte une tragique histoire d'Œdipe qui s'achève dans la mort, permet à l'auteur de se libérer de ses fantasmes et de ses obsessions tout en livrant ses idées sur l'homme, le mariage, le sexe, la société.

Si l'écriture manque souvent de simplicité, en particulier dans les dialogues, elle n'en contient pas moins des bonheurs d'expression qui compensent pour certaines naïvetés de débutante. Lorsque Lucie Roberge aura su vaincre l'artifice de la parole, elle écrira des romans à la mesure de son talent.

Gilles DORION

NOUVEAUTÉS



# nouvelles

## le désert blanc

Jean ÉTHIER-BLAIS

Leméac, Montréal, 1986, 109 p.

## voyage d'hiver

Leméac, Montréal, 1986, 176 p. (14,95 \$)

De ces deux livres, le premier est celui qui retient le plus l'attention; *le Désert blanc*, qui regroupe cinq nouvelles d'inégale valeur, marque une autre étape de la quête d'absolu entreprise par l'auteur dans *le Manteau de Ruben Dariò* et *les Pays étrangers*. Les différents personnages, confrontés à une réalité décevante, essaient, à travers leurs expériences et leurs échecs, de combler le vide de leur existence pour passer enfin à une autre chose et se retrouver, ailleurs ou en eux-mêmes. Dans l'ensemble, cette recherche ne va pas assez loin, l'auteur ne parvient pas toujours à faire partager au lecteur toute la dimension des émotions et du trouble intérieur qui animent ses personnages. Le recueil débute cependant sur une bonne note avec le récit de la première partie de chasse d'un jeune garçon avec son père et des premières déceptions qui font qu'à la fin il n'est déjà plus un enfant et pas encore un homme. Dans «le palmier», un homme perd son emploi et se retrouve face à lui-même avec le goût de tout recommencer à neuf et «Un début de réponse» nous entraîne en Tunisie où une Québécoise en vacances s'attend à ce que ce qui doit venir vienne! Les deux plus longues nouvelles du recueil, «Deloise» et «le Désert blanc», servent de prétexte à un étalage de culture et de connaissances qui relègue au second plan l'essentiel du récit. Cet abus vise peut-être à se moquer de la bourgeoisie et des milieux mondains. Le ton monocorde et l'écriture encombrée alourdissent le rythme et ne permettent pas d'accéder directement à la vie intérieure des personnages: «Le sourire de Mme Maisonneuve tenait de celui de l'Ange de Reims, par l'énigme, de celui de la Joconde, par la volupté ironique, de celui de la Justice de Strasbourg, par la mélancolie» (p. 66) n'est qu'un exemple des prouesses métaphoriques de l'auteur.

*Voyage d'hiver*, publié dans la collection «Vies et Mémoires», relate les voyages de Jean Éthier-Blais en Europe; l'auteur «décrit ce qu'il a vu et transforme ce vécu en miroir». Réflexions et descriptions, culture et petits potins s'entremêlent

pour donner un ensemble quelque peu incohérent. À moins d'avoir autant de culture (littéraire, artistique, historique et géographique) que l'auteur, le livre dérouté car il ne prend pas le temps d'approfondir ses réflexions. Il est à noter cependant que certains passages n'en demeurent pas moins intéressants lorsqu'on parvient à s'y retrouver.

Jean GUAY

## saint-cooperblack

Roger MAGINI

Les Herbes rouges, Montréal, 1986, 136 p. (14,95 \$)

Né en France en 1945, Roger Magini s'installe au Québec où il travaille dans l'imprimerie et l'édition. En 1973, il publie un premier roman *Entre corneilles et Indiens*. Trois oeuvres lui succèdent, dont un livre de poésie, *l'Abcd'elles*. Avec *Saint-Cooperblack*, recueil qui regroupe trois nouvelles, l'auteur exploite un thème unique: l'appropriation de l'espace par trois hommes étranges. Ces personnages, tous sociaux et solitaires, se meuvent dans des univers irréels et insolites.

La première nouvelle, qui donne le titre au recueil, introduit un personnage révolté contre la parole: «J'ai grandi dans un désir de silence» (p. 24). Après avoir travaillé dans un salon funéraire, puis dans une usine de confitures de bleuets, il s'ancre comme garde-feu à Saint-Cooperblack, région dont il prend le nom. Dès son arrivée, il essaie d'approivoiser les épinettes qui peuplent l'endroit; il tente même le mimétisme (p. 37), mais en vain. Afin de tuer le temps, il rédige alors quelques fragments de sa biographie. L'alternance entre le narrateur omniscient, qui parle du présent, et le narrateur «je», qui procède toujours par analepses, rend parfois le récit quelque peu confus. Toutefois, elle écarte le risque de monotonie et, associée aux rares dialogues, maintient l'intérêt du lecteur. L'arrivée d'une jeune aveugle, Shiny, trouble pour un instant la solitude et la sérénité de Cooper B.. Cependant, incapables de se comprendre vraiment, prisonniers d'un silence devenu insupportable pour Shiny, ils se séparent. Cooperblack demeure seul, muet, presque déjà mort.

Dans la deuxième nouvelle, «Un voyageur architecte», le héros, après avoir construit le couvent des mendiants pour le Maître, ne réussit

point à s'évader de la ville de Topos et se voit condamné à y demeurer. Quant au dernier récit, son protagoniste, envoûté par Rome, en dresse la topographie avec précision. Après une dizaine d'années, toujours obsédé par sa Rome, il découvre sa vérité au fond d'un immense puits qui l'engloutit. Ainsi, dans les trois nouvelles, le désir d'espace des personnages les conduit à leur perte.

Hélène MARCOTTE

## le fils d'ariane

Micheline LA FRANCE

Éditions la Pleine lune, Montréal, 1987, 148 p.

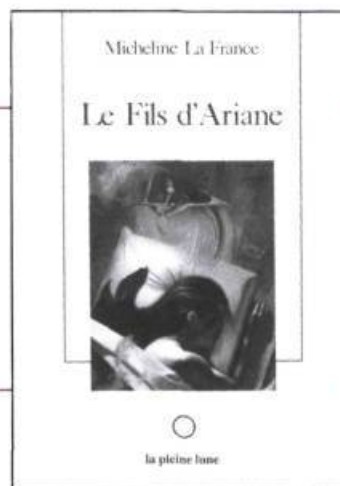
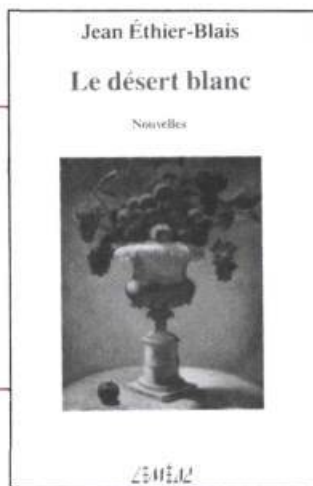
La nouvelle est un genre exigeant. «Faire court, comme l'écrivait André Belleau, c'est vraiment faire autre chose». Créer en quelques lignes une atmosphère; en quelques pages donner à voir et à sentir le noeud d'un destin ou l'exceptionnel d'un moment cela demande du métier et une grande maîtrise des ressources de l'écriture. Avec ce recueil de onze nouvelles qui explore avec bonheur les possibilités du genre, Micheline La France relève le défi.

Les personnages mis en scène n'ont en rien l'étoffe des héros. Que ce soit Clément, le livreur d'épicerie, ou Sylvestre, l'institutrice, ce sont tous des êtres simples, engagés par les hasards de la vie dans une existence, en apparence, banale. Des êtres solitaires, semblables à ceux que nous croisons tous les jours dans la rue ou au travail. Pourtant, derrière ces fronts tranquilles, des ombres s'agitent, des étrangetés se mettent soudain à sourdre de l'ordre supposé des choses. Comme dans le texte intitulé «l'Imposture» où, dans un restaurant, un matin, un habitué du lieu remarque que la serveuse qui est là depuis des années n'a plus les yeux de la même couleur. Est-ce bien elle? L'homme, tout à son doute, en oublie ses lunettes. Le lendemain, lorsque le patron veut les lui rendre, il prétend qu'il n'en a jamais porté. Est-ce bien lui?

Si certaines nouvelles comme celle-ci ou plus encore celle qui donne son titre au recueil relèvent du fantastique et si d'autres demeurent dans les limites du réalisme, toutes, par les trouvailles qu'elles manifestent sur le plan de la construction ou de l'expression, réussissent à soutenir l'intérêt. Incontestablement, Micheline La France sait raconter des histoires. Déjà, son premier roman *Bleue*, publié en 1985, avait démontré que l'auteur possédait sa langue et un ton personnel. *Le Fils d'Ariane* le confirme. Un très bon recueil!

Marie-Andrée BEAUDET

NOUVEAUTÉS



## si tu me reviens... ou la violence d'une mère

Élizabeth CAMDEN

Éditions la Pleine Lune, Montréal, 1986, 255 p. (14,95 \$)

Encore une de ces histoires à la «Aurore» ou à la «Élisa T.» (Aurore version 1985), me suis-je dit en lisant le titre du volume *Si tu me reviens... ou la Violence d'une mère*. Pourtant, il n'en est rien. Loin de s'attarder aux sévices corporels subis ou infligés, Élizabeth Camden souligne plutôt le désordre intérieur qui occasionne cette violence et qui en découle. Le récit y gagne en profondeur, il émeut, il crée un malaise.

Elizabeth n'a jamais connu la tendresse d'une mère. Malgré ses pleurs, ses provocations, ses prières, elle n'a récolté qu'indifférence ou raclées. À seize ans, elle rencontre Alan et s'épanouit enfin au contact de l'amour jusqu'à ce qu'une grossesse inattendue vienne briser leur union. La solitude renaît alors plus forte que jamais en dépit de l'enfant, peut-être à cause de lui. Et c'est la descente aux enfers qui dure neuf ans. Neuf ans d'amour, de violence, de culpabilité pendant lesquelles Elizabeth ne survit qu'à l'aide de calmants, de drogues, de boissons. Neuf ans avant de laisser son fils Keith à une famille d'accueil, avant de lui donner sa liberté sans trop d'amertume en se disant: «S'il me revient, il sera à moi» (p. 236).

Cette autobiographie, traduite de l'anglais, nous fait découvrir le calvaire d'une mère abusive. Malgré l'horreur des actes posés, le lecteur ne peut s'empêcher de sympathiser avec elle.

Hélène MARCOTTE

### aimer

10 nouvelles par 10 auteurs québécois (sous la direction d'André CARPENTIER) Quinze, Montréal, 1986, 187 p.

### crever l'écran

le cinéma à travers 10 nouvelles (sous la direction de Marcel JEAN) Quinze, Montréal, 1986, 208 p.

Après la science-fiction, le fantastique, l'humour..., voici deux autres collectifs consacrés l'un à l'amour, l'autre au cinéma, deux recueils qui veulent, à partir de sujets imposés, écrit Carpentier, maître-d'oeuvre du premier, «inciter des auteurs d'ici à écrire des nouvelles et finalement engager une défense et illustration de cette pratique souvent mésestimée.» L'un et l'autre recueils, avec les contraintes et obligations que les deux sujets imposés comportent, sont de qualité inégale, comme il arrive souvent dans des entreprises de ce genre. D'aucuns sont franchement à l'aise dans ce genre d'écriture «sous pression», d'autres ratent carrément leur cible ou livrent des devoirs d'écoliers. André Major fait certes partie de la première catégorie. Sa nouvelle «la Grande Nuit blanche», qu'il veut l'épilogue à ses *Histoires de déserteurs*, se déroule dans une nature sauvage, austère, inapprivoisée où l'homme, qui a pourtant goûté quelques heures de plaisir au contact d'une femme, connaît une mort affreuse. Échec aussi de l'amour dans le récit cahotique (sous forme de journal fragmenté) de Monique Proulx et dans le très beau texte d'André Berthiaume, «Éliane et Fred», l'un des mieux réussis du recueil, avec celui de Marie José Thériault, «Mains-Maisons», ces deux derniers valant à eux seuls la lecture d'*Aimer*. Mais l'amour, dans tous les textes, est difficile, impossible. Les êtres ont peine à se rencontrer, à s'accepter, à accepter l'autre.

Quant à *Crever l'écran*, il contient dix nouvelles écrites par des spécialistes ou des mordus du cinéma. Il faut lire le texte, — le meilleur du recueil, à mon avis, — de Jean-Pierre Lefebvre sur le thème du double cinématographique, celui de Jean-Marie Poupart sur les amours d'adolescents, amateurs de cinéma, celui de Nathalie Petrowski qui se déroule dans une salle de cinéma porno et qui réserve une finale étonnante, bien préparée, ce qui est le propre de la nouvelle.

Voilà deux recueils bien présentés, de bonne qualité, qui témoignent de la vigueur, de la vitalité de la nouvelle, ces derniers temps, un genre que l'on croyait agonisant. Pensons, entre autres, à *Des nouvelles du Québec*, publié chez Valmont éditeur et qui regroupe dix nouvelles déjà parues dans XYZ, avec présentations bilinéaires (?), notes bio-bibliographiques, commentaires d'auteurs et glossaire. Pensons encore à *Plages* (Québec/Amérique), recueil regroupant, sur le thème de l'intitulé, quatre nouvelles de Gaétan Brulotte, Monique LaRue, Madeleine Monette et Sylvie Weil. Et on ne peut mentionner tous les recueils individuels (plus d'une quinzaine) publiés depuis quelques mois.

Aurélien BOIVIN

### je crée, donc je suis...

Laurier CÔTÉ  
Pierre Tisseyre, Montréal, 1986, 141 p.

Rarement ai-je éprouvé un plaisir aussi complet en lisant un recueil de nouvelles! Pourtant le titre, énigmatique, *Je crée donc je suis...*, paraphasant Descartes, aurait pu laisser croire à un essai, si, sur la page couverture, n'était inscrit le mot «nouvelles». En un sens, je n'avais pas tort car le premier texte, éponyme, présenté sous forme de lettre, constitue un essai sur la joie et la difficulté d'écrire. Les quatorze autres, toutefois, justifient l'inscription liminaire, jusqu'à un certain point, cependant, puisque plusieurs d'entre eux forment ce qu'il est convenu d'appeler des «contes fantastiques», comme *Jolis Deuils* de Roch Carrier ou certains des *Contes pour buveurs attardés* de Michel Tremblay, avec encore plus d'adresse et de talent. Ce n'est pas peu dire.

Puisant son imaginaire au quotidien parfois le plus courant ou le plus «innocent», Laurier Côté transforme celui-ci, par la vertu d'une écriture singulièrement dynamique et efficace, en quatorze «situations» étonnantes qui abasourdissent le lecteur et le font s'écrier: Encore! D'un fait normal, d'un anecdote ordinaire, il nous fait passer, au moyen d'une gradation à la fois naturellement et savamment orchestrée, à une situation anormale, à une fin insolite que ne laissait pas prévoir la mise en scène initiale. Jetant un regard en apparence neutre, imperturbable, indifférent sur ses personnages (même dans les deux nouvelles écrites au «je»), le narrateur/ob-

servateur omniscient en dispose allégrement avec une ironie joyeuse, parfois douce-amère, non dépourvue de cynisme ou d'une certaine dose de sadisme.

Vous suggérer la lecture de l'une plutôt que de l'autre? Je ne le pourrais pas tant la qualité des quatorze nouvelles est constante. Pierre Tisseyre a trouvé un nouvelliste de grand talent. Vite, que viennent d'autres recueils de Laurier Côté! Un divertissement qui fait réfléchir, c'est si rare!

Gilles DORION

## récit

### à propos de Maude

Lise HAROU  
VLB éditeur, Montréal, 1986, 83 p.

Pour Lise Harou, la force du souvenir participe tout autant du réel que l'annotation du désir et des passions immédiates. Après *Chroniques souterraines* (1981) et *Devant l'étang* (1984), Lise Harou fait paraître *À propos de Maude*, un récit dans lequel Éliisa évoque avec fébrilité et émotion sa passion pour Maude, une femme dont la beauté et la sérénité ont laissé des traces indélébiles dans sa mémoire: «À jamais je resterai en manque de sa splendeur». Il est des êtres dont le passage, même bref, est tout à fait déterminant pour la suite du monde.

Divisé en quatre parties, le récit d'Éliisa retrace les «moments fragiles» vécus entre les deux femmes, l'attente, l'union, la séparation, auxquels succèdent des tentatives de rapprochement par liaison épistolaire. Dans la section finale, Éliisa établit un bilan à partir de sa vie présente avec un homme, Édouard, et des enfants; désormais marquée par cette tendresse et cet amour désespéré avec cette femme sublime: Maude. L'écriture pleine d'émotion et de sensibilité de Lise Harou tente de cerner de plus près les fonctions du désir à travers des souvenirs vivaces, des rêves et des délires et une attention délicate pour ces instants privilégiés où un geste, une pose, un vêtement, une lumière particulière, un décor singulier sont figés et immortalisés dans des fragments mémorables. Le ton très intimiste renforce l'intensité du récit qui tient beaucoup plus du monologue intérieur que d'une narration successive d'événements. *À propos de Maude* est un livre qui touche et qui dérange. Pour moi, il fait partie de mes lectures privilégiées.

Roger CHAMBERLAND



## essais

### à double sens

Hugues CORRIVEAU et  
Normand DE BELLEFEUILLE  
les Herbes rouges, Montréal, 1986, 240 p.

Dans ce qui s'annonce comme un échange de lettres dont on a détesté tout l'aspect formel et protocolaire entre deux écrivains de la «Nouvelle Écriture», on trouve plutôt une alternance de 42 chapitres brefs dans lesquels sont abor-

dées les notions théoriques développées depuis le début des années soixante-dix au Québec. Le corps, la critique, le désir, la forme, le jeu, le langage, la lecture, la mort, le plaisir, le sens, le texte, autant de thèmes qui, compris dans un index de 84 sujets, apparaissant en fin de volume, sont étudiés et analysés sous l'angle des pratiques modernes d'écriture. Ce dialogue vif, sous-tendant une certaine complicité qui, heureusement, ne cède jamais à la complaisance, marque les limites de la théorie sans céder à des conceptualisations inopérantes. Au fur et à mesure que Corriveau et de Bellefeuille font acte de théorie, ils se laissent entraîner dans un mouvement spéculaire où les œuvres en train de s'écrire, — *Scène* pour Hugues Corriveau et *Lascaux* pour Normand de Bellefeuille, depuis publiées aux *Herbes rouges* —, tombent sous la coupe de l'analyse. Une certaine rigueur dans le propos, la franchise des écrivains et le souci d'approfondir chacun des sujets abordés peuvent par moments rendre ces textes difficiles mais commandent à coup sûr une relecture dont on retire le plus grand bénéfice. Les arguments et contre-arguments développés de part et d'autre nous engageant à revoir un certain nombre d'idées reçues à propos de ces pratiques modernes. L'épreuve à laquelle se sont livrés Corriveau et de Bellefeuille, exigeante certes par la haute tenue réflexive où ils se tiennent, est significative de la nécessité de faire un bilan sur plus de 15 ans d'écriture. Un livre intelligent, essentiel, complémentaire à la lecture de leurs œuvres respectives.

Roger CHAMBERLAND

#### le père émile legault et ses compagnons de saint laurent

Hélène JASMIN-BELISLE

Leméac, Montréal, 1986, 205 p. (Collection «Documents»)

C'est à la demande expresse du père Émile Legault lui-même que l'auteure a entrepris de décrire la petite histoire des Compagnons de saint Laurent. Dès le début, grâce à des interviews exclusives avec le créateur de cette jeune troupe des années 1940, on perçoit l'enthousiasme et l'espoir de celui qui anima, à une époque où le théâtre au Québec n'était qu'un mot, un groupe talentueux, assurance d'un avenir prometteur.

La facture chronologique retenue relève les grandes étapes de cette formation théâtrale, de sa corporation officielle le 29 mai 1940 au *post-mortem* des Compagnons. Tel un journal de bord, l'auteure ne ménage pas les anecdotes qui marquent indéniablement toute vie de groupe, et surtout celle-ci où l'instinct de l'animateur guide davantage les jeunes comédiens que ses propres connaissances de formateur d'acteurs. Les nombreux déménagements de la troupe jusqu'à «la grande embarquée» de la maison de Vaudeuil ne comment pas heureusement les talents exceptionnels des comédiens qui affrontent les feux de la rampe, toutes choses qui favorisent malgré tout un esprit d'équipe où éclôt dans la sincérité généreuse plus d'une amitié. Les témoignages de la dernière partie confirment en effet l'apport remarquable du père Legault dans le débroussaillage du théâtre d'ici.

Cet ouvrage n'est guère une analyse des Compagnons de saint Laurent. L'œil condescendant de l'auteure reprend plutôt les multiples péripéties qui assaisonnent cette espèce de

saga théâtrale avec son répertoire où se retrouvent des à-côtés aussi bien loufoques que franchement tragiques. Sorte de reportage agrémente de plusieurs illustrations, ce livre possède l'avantage de faire revivre avec honnêteté ces moments de pionnier.

Yvon BELLEMARE

#### masses et postmodernité

sous la direction de Jacques ZYLBERBERG  
les Presses de l'Université Laval  
Méridiens Klincksieck, Québec, 1986, 147 p.

Écrit dans la foulée de deux colloques internationaux de sociologie tenus à Paris et Québec, le recueil d'articles *Masses et Postmodernité* se propose «d'élucider les notions floues de masse d'état, qui organisent les rapports sociaux dans la société contemporaine». De fait, les 14 collaborateurs réexaminent, avec la méthodologie qui leur est propre et dans un champ bien précis, les rapports existant entre la société de masse et les pouvoirs politiques. Les concepts mêmes sur lesquels reposent les approches sociologiques et politiques sont redéfinis en fonction des nouveaux enjeux de la «condition postmoderne» qui se sont profondément modifiés et sont devenus plus complexes depuis quelques décennies. Ainsi en est-il de la masse, du politique, de l'étatique, du capitalisme, autant de termes dont il faut à tout prix remodeler les définitions pour s'assurer qu'ils sont relativement bien ajustés à la réalité complexe à laquelle ils renvoient. La masse est le concept clé autour duquel prennent forme tous les articles; on étudie sa constitution et son mode de fonctionnement dans des domaines aussi divers mais représentatifs de notre actualité que le politique, la religion, l'individualité, la double conscience individuelle et collective, la consommation et les modes de vie, la philosophie sociale et les médias. La rigueur et la densité des articles sont également remarquables pour ce type de publication où l'on ne parvient pas toujours à faire l'unanimité sur le noyau de départ. Au contraire, ici, chaque spécialiste remarque la rupture épistémologique de la «masse», comme thème ou slogan pour «se référer en permanence à l'égalisation des situations et des comportements individuels», et décider de l'envisager dans la dynamique des rapports sociaux et politiques. Une série d'essais riches et diversifiés sur la société postmoderne de masse à lire pour l'intelligence et la pertinence des propos.

Roger CHAMBERLAND

#### l'art du roman

Milan KUNDERA

Paris, Gallimard, 1986, 200 p.

Le roman, depuis le *Don Quichotte* de Cervantès jusqu'à l'*Insoutenable Légèreté de l'être* de Kundera, représente la conscience existentielle de l'homme. Là réside l'essentielle utilité du roman. Il me semble que cette formule pourrait très bien résumer le projet de Milan Kundera dans son récent essai, *l'Art du roman*.

Il ne s'agit aucunement d'un traité théorique sur le roman, mais bien plus du regard que porte un des plus importants praticiens du roman sur son oeuvre et sur celle de certains de ses devanciers (Cervantès, Proust, Kafka, Broch...). Il se dégage de ces sept études, pour la plupart déjà

publiées de façon éparse, qui constituent ce livre-essai, une unité créée par la cohérence même de la pensée kundérienne. À une époque où le roman (le roman littéraire et non celui de consommation de masse) est battu en brèche, dans un monde où le rôle de l'homme est réduit à sa stricte fonction sociale et où tout le domaine de «l'être» est plongé dans l'oubli, le travail du romancier est précisément d'explorer, tel un spéléologue, le secteur de l'existence. Le roman doit, aujourd'hui plus que jamais, saisir et analyser les possibilités de l'existence: possibilité de l'homme et de son monde caché («saisir l'essence de sa problématique existentielle»), possibilité de l'être-dans-le-monde (*in-der-Welt-sein*), suivant la formule d'Heidegger.

Même s'il s'en défend dans son premier entretien avec Christian Salmon (deuxième partie du livre), le regard que pose Kundera sur le roman est éminemment philosophique. Cet essai est non seulement un événement, comme tout ce que publie Kundera, mais c'est aussi et surtout un document essentiel pour qui veut comprendre ce qu'est la morale (l'ontologie) interne du roman.

Guy CHAMPAGNE

#### la reproduction humaine industrialisée

Jacques DUFRESNE

IQRC, Québec, 1986, 125 p. (Coll. Diagnostic)

L'inquiétude éthique que suscitent les développements prodigieux des bio-technologies fait couler beaucoup d'encre. Les avertissements se multiplient dont le moindre, sans doute, n'est pas l'éclatant refus du professeur Testart de poursuivre son travail de «chercheur en procréation assistée» (*l'Oeuf transparent*, Flammarion, 1986).

La dépersonnalisation de l'humain dès la conception, les «dérives eugéniques», la procréation technocratique et rentabilisée sont-elles pour demain?

Le petit ouvrage, clair et agréablement lisible, de Jacques Dufresne fait le point de la situation avec précision et dans la sérénité. Partant de l'exemple décisif des seize vaches Holstein identiques obtenues à partir du même embryon dans une université du Wisconsin, il rejette simplement et méthodiquement les faits, les principes et les risques. Le nazisme aurait-il été précurseur? L'euthanasie sera-t-elle banalisée? «Un pouvoir autrefois réservé aux plus sombres tyrans: le droit de vie ou de mort sur ses semblables, vient d'être démocratisé» (p. 12).

Une nouvelle forme de normalisation, une aberrante rationalisation selon le modèle industriel, risque de susciter la réalité imaginée par Huxley dans *le Meilleur des mondes*. Comme pour le péril nucléaire, c'est la conscience de l'homme qui peut éviter le cauchemar. Nous sommes donc acculés à la philosophie, non pas vachement spéculative, mais pratique, responsable et salvatrice des valeurs humanisantes. Une réflexion approfondie peut seule rajeunir et renforcer un droit qui serait adapté aux défis que multiplie la «techno-science» stimulée, mais aussi déviée, par le profit.

Il faut admirer la réussite de la synthèse claire et stimulante d'une somme considérable d'informations d'ordre pluridisciplinaire avec une réflexion essentielle sur le devenir de l'homme. Un livre utile d'un humanisme direct et pratique.

Marcel VOISIN

## la poésie québécoise/anthologie

Laurent MAILHOT / Pierre NEPVEU  
l'Hexagone, Typo 7, Montréal, 1986, 642 p.

Nous avons déjà traité de cette anthologie importante, la plus satisfaisante et complète pour le moment (*Québec français*, n° 43). La voilà parue en poche, un poche quand même cher s'il doit servir dans l'enseignement, légèrement modifiée: on a fait sauter certains auteurs plus anciens et effectué quelques ajouts. Quelques textes aussi ont été changés. La bibliographie, un peu anarchique, a été remise à jour. Outre le fait que les tomes III et IV du DOLQ ne sont pas cités, on ne s'en inspire jamais pour enrichir la critique. Comment ignorer par exemple les remarquables études de Marcel Bélanger sur Jean Aubert Loranger, d'autant plus que cinq études seulement sont citées sur ce poète. Et le reste à l'avenant. Il n'en demeure pas moins que ce livre mérite de figurer dans toutes les bonnes bibliothèques publiques et privées. Dans la même collection Typo, de même facture mais aux Herbes rouges, il faut souligner l'éclairante étude d'André-G. Bourassa dont le sous-titre est déjà significatif: *Surréalisme et littérature québécoise / Histoire d'une révolution culturelle*.

André GAULIN

## ces étirements du regard

Luc LECOMPTÉ  
l'Hexagone, Montréal, 1986, 68 p.

Voici un regard méticuleux, s'égarant et fixe à la fois, comme celui du photographe qui nous approche, tel un zoom vers d'autres champs. Qu'il s'agisse des champs de la vie ou de la mort, du désir ou de l'affirmation, le «focus» se fait lucidement, en pleine conscience du corps, avec ce libre rassemblement, ardu et investi, qu'exige la poésie.

Car il y a bien rassemblement dans cette poésie de Luc Lecompté; par son élan qui part de l'oeil vers le large, nous sommes appelés autant qu'émerveillés, insinués dans les plis précis et les grands espaces de cet univers, avec tout son silence et tout son étonnement.

Ces étirements du regard saisissent parfois des photos d'une grave beauté, si fragile («l'oiseau vacille les lumières, son mouvement zébré de soir et d'inquiétude. La nuit installée en iris sur ses paupières. Ses yeux étonnés d'oiseaux brefs...»), d'autres de grande lumière («Le jour s'est levé de grand sapin[...] Soleil sur les ventres de rétines. Des matins tachés d'arbres. À l'encre sur l'endroit des yeux; sur le pointu nécessaire des yeux larges, intensément»).

On peut sentir à certains moments une «surcharge» de lecture et s'inquiéter devant un rythme très constant, une forme si régulière qu'elle peut paraître moins évocatrice. Cependant, cette poésie s'impose, prometteuse («Quelque part, ton visage touché. Une part de nous-mêmes en passerelle sur les mots»). Une poésie des «yeux fertiles», pour reprendre ce beau titre d'Éluard.

Marc SKARZYNSKI

Journal d'un autre  
Bernard GILBERT  
NBJ, Montréal, 1986, 31 p.

Pourquoi est-ce qu'il est si difficile de garder une distance rassurante face à ce petit recueil? En décrivant le regard posé sur des gestes quotidiens, on pourrait d'abord conclure à des affinités électives. Ainsi apparaissent l'angoisse d'un individu, devant une réalité qui s'effrite, et le contrepoint à cette incohérence, le désir, ce désir de sortir, d'entrer en contact avec le réel, le désir d'écrire.

Une autre raison pour laquelle cette écriture est immédiatement touchante est déjà indiquée par le titre: comme dans tout journal intime, il y a un individu qui s'adresse d'abord et avant tout à lui-même. La position du lecteur devient celle du «je» récepteur de son propre discours. Impliqué dans ce pacte du soliloque, il se voit confronté à une image plutôt sinistre de soi-même et découvre la lucidité de ce regard posé sur la réalité.

Une des grandes qualités du style incisif, sec de ce livre est la richesse sémantique qui donne envie de consulter un dictionnaire pour mieux saisir tout ce qui se déplace dans cette parole. La voix fragile du «je» est constamment menacée par l'immobilité, le silence des espaces blancs qui séparent les textes courts dont est composé le recueil. Malgré le ton profondément désenchanté/désespéré, ces poèmes arrivent à «changer les allures de [l]a mort» et à valoriser les «fissures dans l'attente».

Dans la mesure où Bernard Gilbert a réussi à transformer le journal intime avec son rapport infécond entre deux sujets identiques, en *Journal d'un autre*, il y a un résultat positif, puisque quelque chose a changé à l'intérieur du «je» et du lecteur qui a su s'immiscer dans le mouvement du texte.

Martin HERDEN

## les larmes volées

Jacqueline BARRETTE  
Leméac, Montréal, 1986, 119 p.  
(Collection théâtre)

Au premier niveau, celui de la bouche, une pièce où deux jeunes femmes dans la trentaine ont «mal au fudge», dévorent des «croque-re-mords» et des «Laura Zencore», rêvent de «fruits défendus: des «jelly beans» jusqu'au «pop corn», avec un goût de «manger... les murs avec de la sauce» en «rotant des nuages de calories». Le pied: se planter «le nez dans le chaudron, et le phantasme le plus excitant: se vautrer dans «le gâteau aux carottes». Le drame, c'est qu'il faut parfois descendre de «la sainte table» et monter «sur la balance... sur l'échafaud».

Dans la première partie, Francine, qui a mangé «du céleri à en avoir le teint vert tendre», «la chroniqueuse qui fait crunch», joue à cache-cache avec elle-même et avec son psychanalyste, se dissimule derrière ses boutades et calembours, puis, progressivement, les larmes et la colère se mêlant aux mots, elle débusque les causes possibles de son immense fringale, de ses «bouffes suicidaires» et de ses rechutes dans les bras de «Sugar Prince». Mais elle refuse de poursuivre cette mise à nu devant un oeil scrutateur, clinique et «inhumain», devant un homme surtout, «un spécimen de la race des maîtres du monde, ceux qui décident que d'être grosse c'est laid».

La deuxième partie amène l'échange avec Claudette, la grande et grosse amie depuis vingt ans. Chacune à tour de rôle fouille dans son passé, dans ses relations familiales et amoureuses; elles repèrent les balises de leur cheminement personnel, questionnent leur amitié jusqu'à la déchirante croisée des chemins finale. Claudette reconnaît dans la bouffe, ce «vice» trop visible, un «extincteur de peur», reprend le cycle des diètes, consent à continuer de «jouer au yoyo jusqu'à la fin de [s]es jours. Amen». Francine opte, malgré les risques, pour les exigences de la lucidité face à elle-même et dans ses rapports aux autres.

Une pièce sur l'obésité oui, mais ce pourrait être tout autant sur l'anorexie, la drogue ou l'alcool. Il s'agit surtout d'une réflexion amusante, émue, complice, douloureuse sur ses propres tricheries, ses dissimulations, ses compensations artificielles, le pourquoi de ses démesures, les diverses tentations et formes d'auto-mutilation. Un discours sur les masques («ma couverture de graisse») qu'on est si habile à fabriquer pour compenser des manques affectifs, pour se protéger du regard de l'autre, pour se mentir à soi-même, parce que la lucidité est difficile malgré les ivresses qu'elle procure une fois qu'on s'y astreint.

Gilles GIRARD



# pédagogie

## le Petit Retz des citations modernes

par C. LAVIGNE

Retz, Paris, 1986, 143 p.

Quand j'étais étudiante, il m'arrivait de consulter un dictionnaire de citations sur un sujet donné pour réfléchir à partir des pensées des grands auteurs et parfois en choisir une, que j'intégrais à un travail à remettre. Je m'attendais à retrouver un peu le même genre de livre en recevant celui-ci. Petit, 142 pages, il regroupe mille citations divisées en quinze thèmes présentés par ordre alphabétique au début du livre. Chaque chapitre ordonne les citations par ordre alphabétique de noms d'auteurs. La sélection de ces citations a ceci de particulier qu'elle élimine tous les extraits de textes littéraires, tous ceux datant d'avant 1900 et ne retient que les textes français. Les thèmes les plus développés sont ceux de l'écriture, de l'esthétique, du langage et de la philosophie. Les auteurs les plus cités sont R. Barthes, A. Breton, M. Foucault, A. Malraux, E. Morin, F. Richaudeau et P. Valéry.

Les citations sont tirées d'œuvres peu connues d'auteurs connus (Louis Aragon. *Je n'ai jamais appris à écrire ou Les incipit*), d'entrevues accordées à des journalistes (Siméon) ou de livres récemment parus (Michel Serres, *Les cinq sens*). En avançant dans ma lecture, j'ai rapidement constaté que certains noms d'auteurs revenaient souvent dans plusieurs chapitres, qui parfois regroupaient sept ou huit citations d'un même auteur (P. Boulez, dans le chapitre sur l'esthétique): ou peu de gens ont réfléchi à certains sujets ou il n'y a pas eu de véritable recherche sur les auteurs choisis. De plus certaines citations, dont celles sur l'intelligence, sont simplistes, d'autres, par ailleurs, sont incompréhensibles hors contexte.

Alors que le chapitre sur l'imaginaire nous laisse sur notre appétit par sa brièveté, les chapitres sur la lecture et la psychologie, à cause de leur actualité, retiennent notre

attention. Le chapitre sur l'écriture étonne, nous retient aussi, car il éclaire de manière parfois surprenante, par leur propre pensée, l'œuvre d'auteurs connus. Certains chapitres (l'écriture(s) y contiennent uniquement des citations sur le thème choisi, tandis que le champ d'autres chapitres (philosophie, société, sociologie) n'est pas clairement délimité.

La lecture de ce volume nous laisse profondément insatisfaits. Ce n'est pas un recueil de citations, mais plutôt des notes de lecture, ce que confirme l'auteure dans une post-face inattendue qui parle de partialité, de parti-pris et de fruits de lectures d'une passionnée. Elle souhaite que le lecteur ait la curiosité d'aller lire l'œuvre intégrale. C'est la grâce que je lui souhaite aussi, s'il a le courage de le consulter, ce livre, malgré sa présentation fautive et prétentieuse.

Francine LABELLE

## didactique en questions

Collection Pratiques langagières, textes réunis par François LIGIER et Louise SAVOIE, préface de Raymond LE-BLANC,

La lignée, Belœil, 1986, 260 p.

Théoriciens, praticiens, linguistes et didacticiens, voici réunis à l'intérieur d'un même ouvrage 22 spécialistes en français langue seconde. Leur contribution: «apporter non pas une réponse unique, mais une foule de réponses parcellaires, satisfaisantes» à différents aspects de la didactique du français langue seconde.

À l'intérieur de treize textes, regroupés en trois grandes parties (mise au point – questionnements – prospectives), le lecteur retrouvera des sujets très en vogue dans le milieu à l'heure actuelle: l'approche communicative, la prise en compte de l'apprenant, les relations entre langue et culture, la grammaire, le vocabulaire, l'évaluation, la correction à l'oral, le rôle de l'enseignant, etc. Somme toute, une panoplie de points de vue susceptibles d'informer, d'alimenter, de mettre à jour, voire d'initier tout intervenant appelé

à oeuvrer dans l'enseignement du français langue seconde. Intérêt supplémentaire: à l'intérieur des deux premières parties de l'ouvrage, les auteurs ont fait suivre chacun de leur texte de notes et références bibliographiques qui s'avèrent une source de renseignements des plus riches pour quiconque souhaiterait approfondir l'un ou l'autre des thèmes abordés.

Un mot, en dernier lieu, au sujet de la présentation matérielle de *Didactique en questions*: la mise en page est soignée et aérée, les textes se lisent agréablement grâce, entre autres, aux sous-titres, tableaux et croquis qui les parsèment. Par ailleurs, pour un lecteur qui ne serait intéressé qu'à un point spécifique, l'ouvrage, de par sa facture, facilite une consultation rapide.

Donc, avis aux enseignants, aux étudiants et à tous ceux qui s'intéressent aux langues secondes: *Didactique en questions* est fait pour vous.

Denys LE VALLÉE

## le Petit Retz de la pédagogie moderne

Monique ROSSINI

Retz, Paris, 1986, 142 p.

Sans préface ni présentation, le livre débute immédiatement par des termes disposés dans l'ordre alphabétique. La plupart des termes retenus relèvent de la pédagogie en général ou de la linguistique, de la lecture, de l'informatique et de la statistique. Les définitions vont de l'explication générale avec applications dans les domaines de la pédagogie et de la psychologie à l'absence totale de définition.

Aux définitions formulées s'ajoutent parfois une évaluation de l'efficacité du domaine concerné (exemple: audio-visuel) et une bibliographie en général incomplète et citée sans tenir compte des normes de présentation habituelles. Les définitions touchant la lecture sont composées de citations accompagnées des seules initiales F.R. sans explication additionnelle.

Même si cette présentation, par son manque de rigueur, de clarté, de précision et d'uniformité, m'a fait douter du sérieux des Éditions Retz, j'ai lu ce livre de la première à la dernière page pour évaluer ce que je pourrais apprendre et le plaisir que je pourrais tirer à le consulter. En informatique, les définitions ont éclairé la profane que je suis; en linguistique, elles m'ont rafraîchi la mémoire; sous certains noms (ex.: Piaget, Claparède), on présente un résumé de leur pensée; sous le nom de Decroly, j'ai appris que ce spécialiste était inventeur des centres d'intérêt et le diffuseur de la méthode globale de lecture.

L'ouvrage, je l'ai dit, est très mal présenté, mais il nous informe sur des termes touchant notre réalité quotidienne d'enseignant. Après de multiples recherches, j'ai enfin trouvé que les Éditions Retz venaient de l'ancien Centre d'études et de promotion de la lecture et que le directeur en était François Richaudeau, plus haut mentionné (F.R.). Que les seules définitions sous forme de citations mettent en valeur le nom du directeur des éditions ne fait que confirmer mes doutes quant au professionnalisme de cette maison.

Francine LABELLE



### le petit code

#### code syntaxique et orthographique

Suzanne MARTIN et Jean-Pierre ISSENHUTH  
Les Éditions HRW, Montréal, 1986, 226 p.

Voilà un outil qui ne pouvait tomber plus à propos entre les mains des professeurs de français. Les auteurs du *Petit Code* nous proposent là un complément indispensable au programme de français du secondaire; on y trouve même le découpage des acquisitions de connaissances et orthographiques et syntaxiques pour chacune des classes.

Il existe peu ou prou d'ouvrages de référence aussi pertinents que celui-ci concernant la grammaire au secondaire et il suffit de l'éprouver sous divers aspects pour se rendre vite compte que sa conception révèle une intelligence aiguë de la problématique de l'enseignement du français.

Dans l'avant-propos, on prétend que le *Petit Code* est un instrument complet; il l'est. Qu'il est simple; en effet, remarquablement simple et clair. Qu'il est facile à consulter; tout à fait. Qu'il est utile; il y a gros à parier que chaque professeur qui l'aura en main en fera définitivement son vade-mecum.

S'il est vrai que les enseignants n'ont pas fini d'épuiser les ressources du *Petit Code*, ce n'est pas à eux que les auteurs s'adressent dans leur avant-propos mais bien aux élèves qui, pour toutes ces raisons et bien d'autres encore, en tirent grand profit lors de leurs productions.

Jacques OSTIGUY

### nous enseignons la littérature

Association française des enseignants de français  
Syros, Paris, 1986, 176 p.

Faire aimer la lecture, former des lecteurs... Pour cela, interroger comment on peut, en salle de classe, rendre *public* l'acte individuel qu'est la lecture, redonner sens à l'acte de lire, provoquer des situations réelles de lecture... Vingt professeurs (du cours moyen à l'université) nous livrent succinctement des expériences diversifiées de lecture, les raisons qui motivent leur démarche et les questions qui demeurent.

Les enseignants qui interrogent leurs pratiques des textes pourront poursuivre leur réflexion dans le prolongement de ce livre qui fait éclater les notions mêmes de lecture et de culture, qui fait passer le rôle du maître (détenteur de savoir) à celui de guide. Lecture plurielle, lecture active, lecture enrichie; plaisir de lire; relectures et réécritures (la liste pourrait être longue!), autant de mots clés qui émaillent les pages de ce livre et qui ne permettent plus d'admettre des grilles de lecture applicables à toutes les circonstances, qui influencent le repérage des textes, qui obligent à tenir compte du lecteur dans toute sa globalité.

Marie-Marthe HÉBERT

### structures sémantiques du lexique français

Jacqueline PICOCHÉ  
Fernand Nathan, Paris, 1986, 143 p.

Voici l'une des façons les plus amusantes qui soient de s'initier aux problèmes géné-

raux et particuliers de la sémantique et plus spécifiquement du lexique français. S'autorisant de la psycho-systématique et de la psycho-sémiologie, l'auteure en arrive à démontrer d'une façon particulière brillante, autant pour l'initié que pour le pur profane, la mécanique essentielle qui préside à l'élaboration de tout surgissement du sens dans les mots ainsi qu'à la multiplication de ce sens à travers les synonymes, homonymes et autres représentants de la fonction de nommer.

Le résultat en est un manuel somme toute assez complet de toutes les questions que l'on peut voir surgir à l'occasion de l'application pédagogique de l'enseignement du lexique. Car ce n'est point là la moindre qualité de cette étude que d'être une mine de mille heureuses trouvailles, tant dans ses graphiques que dans ses formulations, en ce qui concerne la pédagogie appliquée de la lexicologie, et quel que soit par ailleurs le niveau de l'enseignement (pour tout dire, en vérité: de l'élémentaire à l'université).

À recommander, en conséquence, aux professeurs de français de tous niveaux. L'auteure, qui avait déjà fait ses preuves avec de nombreux travaux savants de lexicologie hautement spécialisée, vient de nous donner avec ce manuel non seulement un livre attendu mais sans aucun doute le plus beau et le plus utile de sa carrière.

Jean-Marcel PAQUETTE

### le docte rat

Les productions Ludica Inc.,  
Montréal, 1986.

Issu de l'imagination fertile de deux professeurs du collégial, ce jeu questionnaire « d'humour et de hasard » s'adresse à ceux « qui aiment jouer en apprenant et apprendre en jouant ». Il comprend essentiellement un panneau ou table de jeu représentant les trois parcours de la connaissance (à savoir le Chemin des écoliers, le Collège Saint-Laurent et l'Université Gens-Brillants), des cartes-questions et des pions.

Pour devenir Docte Rat, il s'agit de répondre à des questions appartenant à quatre séries (petite colle, érudition, mini-test et bon mot) et de terminer les trois parcours déjà mentionnés. La case de la table de jeu où s'arrête le pion de chaque joueur détermine la série de questions à laquelle il doit répondre. La variété des cases fait que chaque joueur doit éprouver ses connaissances dans les divers domaines couverts par les quatre séries, soit la langue française, la littérature québécoise et française, le cinéma, l'histoire, la géographie, la musique, le sport, la politique, les sciences naturelles et même les mathématiques.

Les questions sont de difficultés diverses, et donc de pointages variés, allant des cartes jaunes, les plus faciles, aux cartes bleues, les plus difficiles, passant par les cartes rouges, de difficulté moyenne et les cartes orange, qui portent sur les questions de la langue. À ces cartes de jeu proprement dites on a joint des cartes blanches « Que fais-je »? » comprenant des consignes diverses telles celles d'ajouter ou d'enlever des points, de sauter un tour. Leur formulation, à l'égal de tout le jeu, ne manque pas d'humour (cf. le professeur d'économie K Mart (*sic*), spécialiste en économie marxiste).

Le *Docte Rat* se joue individuellement ou par équipes. Il permet de confronter, avec le sourire, ses connaissances générales à celles de ses amis, de rafraîchir sa culture, celle qui reste quand on a tout oublié...

Monique LEBRUN

## revue

### lettres belges

En COLLABORATION  
Français 2000, Bruxelles, 1986, n° 109-110,  
173 p.

Une littérature belge? Certes... Nous avons reçu les numéros 109-110 de *Français 2000*, le bulletin trimestriel de la S.B.P.F. (Société belge des professeurs de français), intitulé *Lettres belges*. Numéro très intéressant qui nous livre pêle-mêle, à travers des témoignages d'auteurs, de professeurs, de conseillers culturels, la situation des lettres belges en Belgique. En quelques mots: la situation semble plutôt morose. Écrivain belge! gémit Frank Andriat, écrivain et professeur. Des auteurs, il y en a de trois types: ceux qui s'expatrient (Paris attire toujours, à tort ou à raison); ceux qui vivent en Belgique mais publient en France; et ceux qui demeurent en Belgique et publient en Belgique: les moins nombreux. Et Paris s'approprie les écrivains belges! Devrait-on blâmer Paris? ou les écrivains déserteurs? les éditeurs? Des maisons d'édition en Belgique, il y en a. Mais elles ne diffusent pas! Elles ne font pas de promotion internationale. À qui s'adressent-elles, alors? À neuf millions d'habitants dont plus de la moitié sont flamands. Au Québec, on est sensible au phénomène, non? Mais, croyez-le ou non, en Belgique, la littérature belge ne fait pas partie intégrante des programmes officiels d'enseignement. Il est toutefois suggéré d'insérer quelques poètes belges au programme de 5<sup>e</sup> secondaire et quelques prosateurs en 6<sup>e</sup>.

Pascale BASSILIÈRE